



PLACE A DIEU!

La Famille Chrétienne

VOL. 4 — No 12.

Mai. 1901

- M. 1 SS. Philippe et Jacques, apôtres, 2 cl.
J. 2 S. Athanase, évêque et docteur.
V. 3 Invention de la Ste Croix, 2 cl.
S. 4 Ste Monique, veuve.
D. 5 IV apr. Pâq. S. Pie V, pape et conf. *Kyr.* des *dbls.* I
Vêp. suiv., m. préc. et dim.
L. 6 S. Jean devant la Porte Latine, *dbl. maj.*
M. 7 S. Stanislas, év. et martyr.
M. 8 Apparition de S. Michel, Archang., *dbl. maj.*
J. 9 S. Grégoire de Naziance, év. et docteur.
V. 10 S. Antonin, évêque et conf.
S. 11 S. François de Hieronymo, confesseur.
D. 12 V ap. Pâq. *Kyr.* du Temps Pascal. I Vêp. suiv., m. dim.
SS. MM. Procession et Messe des Rogations en violet.
L. 13 S. Jean-Baptiste de la Salle, conf.
M. 14 S. Boniface, mart.
M. 15 S. Isidore, laboureur et confesseur.
J. 16 ASCENSION, d'obligation, 1 cl. *Kyr.* 2 ton. II Vêp.,
mém. du suiv.]

- V. 17 S. Pascal Baylon, confesseur.
 S. 18 S. Venant, martyr.
 D. 19 Dim. dans l'oct. S. Pierre Célestin, pape et conf. *Kyr.*
 des *dbls.* II Vêp., m. suiv., dim. oct.
 L. 20 S. Bernardin de Sienne, conf.
 M. 21 S. Jean Népomucène, martyr. (16).
 M. 22 De l'octave.
 J. 23 Octave de l'Ascension.
 V. 24 N.-D. Auxiliatrice, *dbl. maj.*
 S. 25 *Jeûne.* Vigile. Bénéd. des Fonts (*vi.*) Litan. *doublés,*
 [Kyr, 2 cl.
 D. 26 PENTECOTE. I cl. Oct. privil. *Kyr.* royal. II Vêp. de
 [la fête.— QUÊTE SÉMINAIRE.
 L. 27 }
 M. 28 } De l'oct., *dbte.* I cl.
 M. 29 JEUNE. QUATRE-TEMPS, de l'octave.
 J. 30 De l'octave.
 V. 31 JEUNE. QUATRE-TEMPS, de l'octave.

✻—✻—✻ MARIÉ, ✻—✻—✻

— canal des bienfaits de Dieu. —



E vous salue, ô très heureuse Mère de la souveraine joie ; par laquelle la bénédiction céleste et la félicité éternelle sont descendues sur nous. Car c'est vous qui, bénie entre toutes les femmes, inondée de tous les dons du divin Esprit, avez mis au monde le Rédempteur. C'est en vous qu'il s'est incarné ; c'est de votre sein virginal qu'est sorti le petit enfant Jésus-Christ, l'unique auteur de notre salut, le plus doux, le plus beau, le plus parfait des enfants des hommes. Mais après lui, ô glorieuse Mère, il ne peut jamais se concevoir rien de plus digne, de plus divin, de plus ravissant que vous. Quand on pense à vous avec un peu d'amour, la tristesse se change en joie ; l'âme sainte qui vous contemple sent les caresses de votre main maternelle ; le pécheur fidèle à vous vénérer se purifie de ses péchés. Tous les enfants de Dieu trouvent en vous un délicieux repos. Obtenez-moi, je vous prie, ô ma Souveraine, une parfaite pureté de cœur, afin que je sois du nombre de ceux qui méritent de voir et de glorifier avec lui, ô sa très sainte Mère, Reine du ciel, dans les siècles des siècles.

LETTRE ENCYCLIQUE

DE

Notre Très Saint-Père Léon XIII.

PAPE PAR LA DIVINE PROVIDENCE

Sur la Démocratie Chrétienne.*(suite.)*

Ceci étant posé, les intentions et l'action des catholiques qui travaillent au bien des prolétaires ne peuvent, à coup sûr, jamais tendre à préférer un régime civil à un autre et à l'apporter avec elles.

De la même façon, il faut mettre la démocratie chrétienne à couvert d'un autre grief: à savoir qu'elle consacre ses soins aux intérêts des classes inférieures, mais en paraissant laisser de côté les classes supérieures. Pourtant, l'utilité de celles-ci n'est pas moindre pour la conservation et l'amélioration de l'Etat. Cet'écueil est évité, grâce à la loi chrétienne de charité dont Nous avons parlé plus haut. Celle-ci ouvre ses bras pour accueillir tous les hommes, quelle que soit leur condition, comme étant les enfants d'une seule et même famille, créés par le même Père très bon, rachetés par le même Sauveur et appelés au même héritage paternel.

Certes, c'est bien la doctrine et l'exhortation de l'Apôtre: "Soyez un seul corps et un seul esprit, comme vous avez été appelés à une seule espérance dans votre vocation. Il y a un seul Seigneur, une seule foi, et un seul baptême; un seul Dieu et Père qui est au-dessus de tous, et au milieu de toutes choses et en nous tous." (Ephès, IV, 4-6). Ainsi, à cause de l'union naturelle du peuple avec les autres classes, union qui est rendue plus étroite par la fraternité chrétienne, le zèle si grand qu'il soit qui est consacré au soulagement du peuple

fait sentir assurément son influence parmi ces classes elles-mêmes, d'autant plus qu'il est convenable et nécessaire, pour obtenir un bon résultat, que celles-ci soient appelées à prendre part à l'œuvre ainsi que nous l'expliquerons plus loin.

OBÉISSANCE AUX AUTORITÉS LÉGITIMES.

On doit en outre être bien éloigné de cacher sous le terme de la démocratie chrétienne l'intention de rejeter toute obéissance et de dédaigner les supérieurs légitimes. Respecter ceux qui, à un degré quelconque, possèdent l'autorité dans l'Etat, et se conformer à leurs ordres justes, c'est là ce que prescrivent également la loi naturelle et la loi chrétienne. Et pour que cette soumission soit digne d'un homme et d'un chrétien, on doit la témoigner du fond du cœur, par devoir, " par conscience ", comme nous y a exhorté l'Apôtre lorsqu'il a donné ce précepte : " Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures ". (Rom., XIII, I, 5.)

Il est d'autre part contraire à la profession d'une vie chrétienne de ne pas vouloir se soumettre et obéir à ceux qui possèdent l'autorité dans l'Eglise, et d'abord aux évêques que — le pouvoir universel du Pontife romain restant sauf — " l'Esprit-Saint a établis pour gouverner l'Eglise de Dieu, qu'il a acquise par son sang ". (Act., XX, 28.) Celui en effet dont les sentiments ou les actes seraient opposés à cette règle, celui-là serait convaincu d'oublier le précepte très important du même Apôtre : " Obéissez à vos préposés et soyez-leur soumis. Car ce sont eux qui veillent, comme devant rendre compte de vos âmes ". Ces paroles, il importe grandement que tous les fidèles les gravent au fond de leur âme et qu'ils s'appliquent à les réaliser dans toute la pratique de leur vie ; il faut aussi que les ministres sacrés les méditent avec beaucoup d'attention, qu'ils ne cessent pas d'en persuader les autres non seulement par leurs exhortations mais surtout par leurs exemples.

Après avoir rappelé ces principes que Nous avons antérieurement mis en lumière, à l'occasion, d'une façon spéciale,

Nous espérons que toute dissension concernant le terme de démocratie chrétienne disparaîtra, ainsi que tout soupçon de danger, quant à la chose elle-même exprimée par ce mot. Et c'est à bon droit que nous concevons cette espérance.

En effet, en laissant de côté les opinions de certains hommes sur la puissance et la vertu d'une telle démocratie chrétienne, opinions qui ne sont pas exemptes de quelques excès ou de quelque erreur, assurément pas un seul homme ne blâmera ce zèle qui, selon la loi naturelle et la loi divine, tend uniquement à ce que ceux qui gagnent leur vie par un travail manuel soient ramenés à une situation plus tolérable et aient un peu de quoi assurer leur avenir ; à ce qu'ils puissent chez eux et en public, pratiquer la vertu et remplir leur devoir de piété ; à ce qu'ils sentent qu'ils sont non des animaux mais des hommes, non des païens mais des chrétiens ; enfin à ce qu'ils marchent ainsi avec plus de facilité et d'ardeur vers ce bien *unique* et *nécessaire*, vers ce bien suprême pour lequel nous sommes nés.

Tel est le but, telle est l'œuvre de ceux qui voudraient voir le peuple doué d'une âme chrétienne, heureusement soulagé et préservé du fléau du socialisme.

LA QUESTION SOCIALE EST AVANT TOUT UNE QUESTION RELIGIEUSE.

Nous venons de faire mention du rôle des vertus et de la religion, et c'est à dessein. C'est, en effet, l'opinion de quelques-uns, opinion qui se répand dans le public, que la *question sociale*, comme ils disent, est seulement une question *économique*, quand, au contraire, il est incontestable que c'est avant tout une question morale et religieuse et qu'elle doit être surtout tranchée d'après la règle des mœurs et le jugement de la religion. Lors même, en effet, qu'on doublerait le salaire des ouvriers, qu'on établirait une proportion entre le temps et l'ouvrage, si l'ouvrier, comme il en a l'habitude, prête l'oreille à des doctrines et s'inspire d'exemples qui poussent au mépris de la Divinité et à la dépravation des mœurs, il est inévitable que ses travaux et son avoir s'évanouissent.

Il ressort du conflit et de l'expérience que la plupart des ouvriers vivent pauvrement et petitement ; et bien qu'ils aient une tâche moins prolongée et une paye plus abondante, ils vivent cependant d'une façon relâchée et sans règle religieuse. Supprimez pour les esprits les sentiments dont la sagesse chrétienne est la source et la gardienne ; supprimez la prévoyance, la modestie, l'épargne, la patience et les autres bonnes habitudes de l'âme ; vains seront vos efforts à poursuivre la prospérité.

Telle est la cause pour laquelle des catholiques ont entrepris des Congrès pour préparer une amélioration au sort du peuple, et Nous-même, Nous n'avons jamais poussé à des institutions semblables sans avertir en même temps qu'elles devaient avoir la religion comme aide, comme compagne et comme inspiratrice.

LES ENSEIGNEMENTS DE L'ÉVANGILE ET LES EXEMPLES DU CHRIST.

L'intérêt que les catholiques portent aux prolétaires mérite, semble-t-il, des éloges d'autant plus grands que cela se produit dans un pays où l'on vit de tout temps et avec succès, sous l'inspiration bienveillante de l'Eglise, les luttes d'une charité active et zélée qui savait s'adapter aux époques. Cette loi de mutuel amour, perfectionnement de la loi de justice, ne nous ordonne pas seulement de donner à chacun ce qui lui est dû et de le laisser user de son droit, mais encore de nous favoriser mutuellement *non pas en paroles et avec la langue, mais en action et avec vérité*, nous souvenant de ce que le Christ dit amoureusement aux siens : *Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ; vous aussi, aimez-vous les uns les autres. A ceci, tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* Cet empressement à servir les autres doit évidemment se préoccuper d'abord du bien éternel des âmes, mais il ne doit pas négliger ce qui sert à la vie et la favorise. A ce sujet, il faut se rappeler ce que le Christ répondit à la question des disciples de Baptiste : *Es-tu Celui qui doit venir, ou devons-nous en*

attendre un autre ? Pour montrer ce qu'il apportait aux hommes, Il invoqua ses bienfaits, et rappela une parole d'Isaïe : *Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres.* Parlant du jugement dernier, des récompenses et des peines qui nous attendent, Il déclara qu'il accorderait une attention spéciale à l'amour que les hommes auraient eu les uns pour les autres. Et, ce qu'il y a de plus admirable dans ce discours, c'est de voir comment le Christ, passant sous silence les œuvres de miséricorde qui regardent la consolation des âmes, mentionne seulement les œuvres extérieures, les donnant comme faites à sa propre personne : *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger et vous m'avez recueilli ; j'étais nu et vous m'avez vêtu ; j'étais malade et vous m'avez visité ; j'étais en prison et vous êtes venu vers moi.*

A ces preuves d'amour visant à la fois le bien de l'âme et du corps, le Christ, on le sait, a ajouté des exemples personnels extraordinaires. C'est ici qu'il est doux de se rappeler cette parole tombée de son Cœur paternel : *Je suis ému de compassion pour cette foule* et sa volonté d'être secourable égale à son pouvoir merveilleux. De cette pitié, il nous reste un témoignage : *Il allait de lieu en lieu, faisant du bien et guérissant tous ceux qui étaient sous l'empire du diable.* Les apôtres, les premiers, cultivèrent religieusement cette science de la charité qu'ils avaient reçue du Christ.

Après eux, ceux qui embrassèrent la foi chrétienne créèrent cette multitude variée d'institutions dont le but est de soulager les misères humaines, quelles qu'elles soient. Ces institutions sans cesse enrichies par de nouveaux développements, sont la gloire et l'ornement propre du nom chrétien et de l'humanité ainsi gagnée ; aussi, les hommes de jugement sain ne se lassent-ils pas de les admirer, surtout étant donnée notre disposition naturelle à chercher d'abord notre avantage et à faire passer après celui des autres.

(à suivre.)

LETTRE de NOS SEIGNEURS

Les EVEQUES

A SON

EMINENCE le CARDINAL VAUGHAN.

A SON EMINENCE ILLME ET REVME LE CARDINAL
H. VAUGHAN, ARCHEVÊQUE DE WESTMINSTER.

Eminentissime Seigneur,

Après avoir pris connaissance de la lettre circulaire récemment adressée par Votre Eminence à son clergé touchant la déclaration et le serment qu'une législation inique met encore dans la bouche du Roi d'Angleterre lors de son accession au trône, les archevêques et évêques de la Puissance du Canada sont heureux d'offrir à Votre Eminence, avec leurs félicitations empressées, l'expression unanime de leur pleine et entière adhésion à cette énergique protestation.

Ce reste d'intolérance religieuse pèse trop lourdement sur la conscience catholique pour que tous ceux des loyaux sujets de Sa Majesté Britannique, qui ont le bonheur d'appartenir à l'Eglise Romaine, n'en ressentent pas vivement l'injure et ne se croient pas justifiables de chercher par tous les moyens légitimes à faire disparaître pour jamais une aussi indigne déclaration.

Grand nombre de protestants eux-mêmes, animés d'un esprit de justice qui nous réjouit et qui les honore, pensent que le temps est venu d'effacer des Statuts de l'Empire ce souvenir néfaste de discordes et de haines ; ils jugent l'heure opportune pour donner aux douze millions de catholiques, sur lesquels règne Sa Majesté Edouard VII, ce gage précieux et depuis longtemps désiré de paix et de liberté religieuse. C'est ainsi qu'il y a quelques jours nos hommes politiques

canadiens, réunis en session parlementaire à Ottawa, demandaient, sans distinction de croyances ou de partis, et par un vote peu à près unanime, l'abrogation de la loi dont nous réclamons nous-mêmes si instamment la disparition, et encela, nous le savons, ils ne faisaient que refléter le sentiment général du pays.

En faisant la présente démarche, Eminence, et en portant pour ainsi dire, par votre entremise, jusqu'au pied du trône d'Angleterre, l'expression respectueuse de nos légitimes griefs, nous n'avons nullement la pensée de soulever une controverse religieuse qui puisse altérer la paix de l'Empire. C'est, au contraire, l'amour même de cette paix, d'une paix solide et durable, d'une paix fondée sur la justice qui inspire nos réclamations.

Cette justice tardive, l'Angleterre, Eminence, nous la doit.

Elle la doit à une religion dont les apôtres couvrent le monde et qui a pour chef et Pontife, Léon XIII, c'est-à-dire, de l'aveu même de nos frères séparés, l'un des esprits les plus élevés, les plus nobles, les plus clairvoyants, les plus ouverts aux grandes œuvres sociales, les plus sagement progressifs que l'humanité ait encore produits. Elle la doit aux catholiques de plus en plus nombreux, répandus sur toute la surface de l'Empire, qui n'ont jamais marchandé leur loyauté à la Couronne, et qui ont bien, ce nous semble, le droit d'exiger en retour que cette Couronne elle-même, dans la personne du Souverain, respecte leurs croyances les plus vénérées et les plus chères.

Elle la doit aux hommes illustres qui, par une série de sages mesures, ont modifié son Droit public, et qui n'ont pas cru faire acte de perturbateurs de l'ordre et de mauvais citoyens en décrétant pour les plus hauts fonctionnaires de l'Etat, l'abolition d'une déclaration qu'on considérait comme souverainement injuste et vexatoire — déclaration que, malgré tout, le Souverain est encore obligé de faire.

Elle la doit enfin à son titre de nation chrétienne et généreuse, de puissance civilisatrice où fleurissent la liberté, l'équité, la tolérance, où les préjugés vieillis ont fait place au respect du droit, où la conscience rassurée conserve intacte son inviolabilité sous l'égide même des lois.

C'est donc, Eminence, l'intérêt bien compris de l'Angleterre, le souci de son nom et de sa gloire en même temps que le zèle des choses de Dieu qui nous poussent à réclamer ce que tant de voix émuës sollicitent de son gouvernement, et, nous osons croire que le règne d'Edouard VII verra, dès son début, s'opérer une réforme dans la rédaction de son serment d'accession au trône, réforme qui contribuerait si puissamment à cimenter l'union, comme aussi à augmenter dans le cœur des catholiques la reconnaissance que ces derniers n'ont jamais manqué de témoigner en pareilles circonstances.

Nous prions tous ensemble pour que Celui qui tient en sa main le cœur des princes, daigne, dans son infinie sagesse et par l'action de sa toute-puissance, modifier les vues des hommes, et amener au plus tôt la réalisation d'un vœu qui monte ardent vers le ciel de toutes les parties du territoire britannique.

De Votre Eminence.

Les humbles et dévoués serviteurs

- † Cornélius O'Brien, archevêque d'Halifax.
- " J.-Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa.
- " Louis-Nazaire Bégin, archevêque de Québec.
- " Adélard Langevin, O. M. I., archevêque de St Boniface.
- " Paul Bruchési, archevêque de Montréal.
- " Charles-Hugues Gauthier, archevêque de Kingston.
- " Denis O'Connor, archevêque de Toronto.
- " Vital Grandin, O. M. I., évêque de Saint-Albert.
- " James Rogers, évêque de Chatham.
- " John Cameron, évêque d'Antigonish.
- " Louis-Zéphirin Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe.
- " Narcisse-Zéphirin Lorrain, évêque de Pembroke.
- " Elphèse Gravel, évêque de Nicolet.

- † Thomas-Joseph Dowling, évêque de Hamilton.
 " Richard-Alphonse O'Conner, évêque de Peterborough.
 " André-Albert Blais, évêque de Rimouski.
 " James-Charles McDonald, évêque de Charlottetown.
 " Alexandre McDonell, évêque d'Alexandria.
 " Michel-Thomas Labrecque, évêque de Chicoutimi.
 " Joseph-Médard Emard, évêque de Valleyfield.
 " Paul Larocque, évêque de Sherbrooke.
 " Augustin Dontenville, évêque de New-Westminster.
 " F. Patrick McEvay, évêque de London.
 " François-Xavier Cloutier, évêque de Trois-Rivières.
 " Timothy Casey, évêque de St. Jean.
 " Emile Grouard, évêque d'Ibora, Vicaire Apostolique
 d'Athabaska-McKenzie.
 " Albert Pascal, évêque de Mosynopolis, Vicaire Aposto-
 lique de la Saskatchewan.
 " Maxime Decelles, évêque de Druzipara, coadjuteur de
 Saint-Hyacinthe.
 " Emile-Joseph Legal, évêque de Pogle, coadjuteur de
 Saint-Albert.
 " Joseph-Herman Brunault, évêque de Tubuna, coadjuteur
 de Nicolet.
 " Thomas F. Barry, évêque de Thugga, coadjuteur de
 Chatham.

ARCHEVÊCHÉ de QUÉBEC,

16 MARS 1901.

—***@***—

†
IHS

Le 20 Mai la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des
 Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs
 de la " Famille Chrétienne. "

Les NOMS de BAPTEME.

— La signature du Chrétien. —



— * * * * *

NOUS de vous signaler, au sujet du nom de baptême, une déviation qui découle de l'esprit de la Révolution, suivant lequel le citoyen prime le chrétien, comme l'Etat prime l'Eglise, comme les droits de l'homme priment les droits de Dieu.

Souvent aujourd'hui, même dans quelques maisons d'éducation chrétienne, le prénom surnaturel, malgré son essentielle étymologie, qu'on aura pas manqué d'expliquer à la leçon de grammaire, est placé machinalement après le nom de l'enfant d'Adam. On enseigne bien théoriquement que *pré-nom* veut dire *avant* l'autre nom (selon le mot latin *præ*, avant); mais néanmoins, dans la pratique, par une formelle contradiction, on le place, à tout propos, *après* le nom de famille. Jusque dans les circonstances les plus solennelles, on proclame tout d'abord le *nom* du jeune citoyen. Son nom de chrétien vient ensuite; c'est, dirait-on, un titre secondaire; ce souvenir vivant et perpétuel de son baptême est donné comme un détail insignifiant; on prend le langage séculier ou profane de l'école laïque, de la caserne, de la mairie, de la bureaucratie des cotes personnelles, des octrois et autres impositions sans nombre.

Et, chose étrange! la fidélité aux bons usages de nos pieux ancêtres est conservée, en ce point, non pas seulement par les évêques et par les princes du sang (qui même ont encore le privilège de signer, dans leur sceau, uniquement par le nom de baptême), non pas seulement par les rédacteurs des journaux catholiques et par les auteurs de tant de diverses publications dévouées à l'Eglise, à ses coutumes, à son esprit, qui toujours mettent fièrement le nom propre de chrétien avant

leur nom patronymique, mais la fidélité à ces vieux usages est encore fidèlement gardée par les membres de l'Académie et par les romanciers, poètes ou autres gens de lettres de la pire espèce. La plupart de ces écrivains, même les plus étrangers, sinon les plus hostiles à tout ce qui intéresse la religion, ne manquent guère de mettre le nom de leur saint patron, souvent, hélas ! bien méconnu, en tête de leur signature : uniquement pour se conformer à toute la tradition littéraire, constamment fidèle à cet usage des siècles de foi, même depuis la renaissance du paganisme.

Mais bien souvent au contraire, les livres chrétiens, les publications les plus édifiantes, même les extraits de baptême et les autres documents ecclésiastiques, se trouvent signés d'un simple nom civil et mondain, comme un rapport de caporal, de garde champêtre ou d'employé municipal quelconque.



Voici une courte histoire, que je tiens d'une source absolument sûre, presque d'un témoin oculaire et auriculaire :

Pie IX achevait la lecture d'un Mémoire qu'on avait soumis à Sa Sainteté, lorsqu'il se mit à faire à haute voix la réflexion suivante, avec l'air à la fois plein de bonté et de fine ironie qui lui était assez habituel : " Ce travail contient beaucoup de bonnes choses ; il est regrettable que d'après la signature, son auteur ne soit pas baptisé !... Cependant, il faut bien qu'il ait été baptisé, puisqu'il est prêtre !... Mais pourquoi donc, puisqu'il a le bonheur d'être chrétien, ne met-il pas son nom de baptême et signe-t-il comme un païen ? "

Citons aussi les lignes que nous envoyait un religieux distingué, telles qu'il les avait copiées lui-même sur l'autographe d'une réponse du cardinal Pitra au vénéré Mgr de Ségur, relativement à la sollicitation d'une faveur du Saint-Siège : " Le nom de baptême du candidat manque. On ne cesse d'être étonné, ici, à Rome, que l'on oublie si aisément, en France, *le nom chrétien*. Les protestants d'Allemagne et

d'Angleterre sont plus exacts observateurs de cette loi. En France, même des abbés signent nombre de suppliques sans qu'il soit possible de voir s'ils sont baptisés. "

Mgr Berteaud, le savant et éloquent évêque de Tulle, abordait souvent les enfants par cette question familière : " Comment t'appelles-tu ? " mais c'était pour corriger bien vite la réponse qu'on lui faisait ordinairement en un seul mot, et pour ajouter cette leçon de catéchisme : " Dis-moi, si tu veux, ton nom de famille : réjouis-toi, mon petit, d'avoir d'honorables parents ; mais sois donc encore plus fier et plus heureux d'être un fils de DIEU, un frère de JÉSUS, un enfant de MARIE, un *dieu en fleur*... Pense souvent à ton baptême, invoque souvent le grand saint dont tu as l'honneur de porter le nom et tâche de l'imiter. Quel est ton nom de chrétien, le nom de ton saint patron de baptême ? dis-le moi vite. Comment signes-tu ?....."

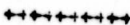
Le même esprit de foi portait le grand évêque à reprendre souvent un interlocuteur qui lui parlait de son *département*, de sa *commune* d'origine : " Dites-moi donc plutôt, mon bon ami, lui disait-il, quel est votre glorieux *diocèse*, quelle est votre chère *paroisse* ! "

Rappelons enfin l'exemple si connu de saint Louis, que Voltaire lui-même proclame le modèle des chefs de peuples. On sait que le grand roi, en souvenir de son baptême, aimait à ajouter au nom de chrétien qu'il avait alors reçu, le nom de la petite ville où il l'avait reçu ; loin de se contenter d'une initiale, il prenait la peine de signer : *Louis de Poissy*.

P. ALFRED DESCHAMPS, S. J.



Ce qu'est souvent la LIBERTÉ.



UN homme d'Etat remarquable avait cette opinion que ce qu'on appelle liberté est souvent le pire des esclavages, et que l'obéissance, au contraire, est une des plus belles choses du monde.

“ Pour moi, ajoutait-il, j'en sais quelque chose, et une des premières leçons que j'ai reçues fut une leçon d'obéissance. Elle en valait la peine, cette leçon ; elle se grava très avant dans ma mémoire, et pour cause d'ailleurs, et n'a pas été sans influence sur ma vie.

” J'étais tout petit, encore sur les bras de ma nourrice, lorsque, un soir, je voulus à tout prix toucher à la théière, qui était brûlante. Je le voulais ; c'était une idée fixe à force d'être résolue, une vraie démangeaison, un besoin impérieux, et rien ne m'en aurait pu faire démentir. Ma mère ordonna d'abord qu'on me retint les doigts, ce que fit la bonne. Comme bien vous pensez, ce me fut une raison d'insister plus que jamais pour lancer les mains en avant et arriver à toucher l'objet. La nourrice allait m'emporter loin du danger ; ma mère, dans le cas présent, s'avisait qu'il y avait mieux à faire.

” — Non, ne l'emportez pas, lui dit-elle, et puisqu'il le veut si obstinément, laissez-le donc y toucher. — On me laissa ; j'y touchai ; ce ne fut pas long, et vous devinez la suite. Ce fut donc là que, tout enfant, je vis pour la première fois ce que signifie le mot de liberté.

” Tel fut le premier morceau de liberté que je goûtai : j'en fus rassasié pour un moment. ”



SOIR DE PAYE

Samedi..... six heures du soir..... La paye est faite !

En pareille occurrence, l'ouvrier ajusteur, à qui le "singe" vient d'abouler une trentaine de balles sans compter les ronds, sait parfaitement ce qu'il a à faire.....

Ayant donc mis dans sa profonde la mitraille de la quinzaine, l'homme partit, en traînant les pieds, du côté du plus prochain assommoir. La casquette sur l'oreille gauche, les mains dans les poches et le nez au vent, il avait l'air de flairer la venue d'un copain ; mais, ce soir-là, les camaros avaient filé..... Des flanchards, quoi !..... Misère !..... pas moyen d'en sécher une, alors !.....

Enfin il aperçut sur l'autre trottoir un retardataire, et de sa voix traînante, lui cria :

— Eh bien ! Gustave... on ne vient donc pas lui dire un mot à cette vieille verte ? Tu sais, c'est à la santé de la sociale... et c'est bibi qui régale...

Du moment que *bibi* régalaît, Gustave n'avait aucune raison de décliner l'invitation. Il entra, et, quelques instants après les ajusteurs, assis en face l'un de l'autre, les coudes sur la table et le verbe haut, pulvérisaient l'infâme *capitalisme* et réformaient la société.

— Plus de patrons !

— Plus de gendarmes !

— Plus de curés !

— Les curés ! oh, là là !... ricana l'ajusteur, imagine-toi que ma femme, dans les premiers temps, s'était mis dans la boule d'aller à la messe et de faire maigre le vendredi !...

— Pas possible !.....

— Si !... tu sais... ça pas été long !.....

* * *

Il était huit heures trois-quarts quand ils se séparèrent. Ce n'était pas que leur soif fût apaisée, mais c'était la braise

qui commençait à filer vite. Gustave s'étant tiré des pieds, l'autre, bon gré malgré, dut songer à regagner son logis.

Non pas qu'il fût pressé d'y rentrer, à la cambuse !... Il savait trop bien comment cela s'y passait, les soirs de paye... Les trois mioches réfugiés dans un coin, le regardant avec des yeux pleins de terreur et de reproches... La femme, au contraire, agressive et furieuse, prompte à retourner les poches de son bourgeron et à l'accabler d'invectives quand il ne rapportait pas de quoi vivre... Lui, pas long à rager, saisissant un bâton, une chaise, n'importe quoi, et tapant comme un sourd.....

Et déjà, en lui-même, il préparait sa déclaration habituelle :

— “ Moi ?... j'ai bu ?... eh bien, après ?..... D'abord, tu sais, la petite mère....., pas d'histoire, ou... ”

C'était à ce moment-là qu'il retroussait ses manches.



Tout en monologuant ainsi, notre homme était arrivé dans sa rue ; de loin il aperçut un attroupement :

— Tiens, dit-il, on dirait que c'est en face de ma porte.... Je vas voir ça de première.....

Puis, soudain, pris à travers son vin, de je ne sais quelle inquiétude instinctive, il se mit à courir.....

— On ne passe pas, lui dit un gardien de la paix en lui barrant le passage.

— Mais, c'est chez moi !..... protesta-t-il.

— Vous demeurez-là ?

— Oui.

— Alors, venez.

Et l'agent, devenu pâle, avec une sorte d'épouvante dans les yeux, le prit par le bras, et, lui faisant faire place au milieu de la foule, commença à lui parler d'une voix qui tremblait :

— Mon pauvre ami..... grand malheur..... grand malheur.....

L'ouvrier, s'arrêtant brusquement, le regarda en plein dans les yeux, et, devinant que quelque chose d'horrible s'était passé chez lui, dégrisé du coup, s'élança comme un fou dans l'escalier.....

Quand il fut arrivé à son palier, il fut saisi d'une telle angoisse qu'il dut s'appuyer à la rampe pour ne pas tomber....

Oh ! cette porte enfoncée à coups d'épaule..... cette chambre remplie d'étrangers au visage terrifié..... et cette odeur surtout.....

— Mais qu'y-a-t-il donc ? s'écria-t-il, en retrouvant un reste de force pour se précipiter chez lui.

A ce cri, les hommes qui étaient là s'écartèrent, et, lui, hagard, sentant toute sa raison s'en aller d'un seul coup d'œil, il vit sur son lit horriblement ravagé, quatre formes raidies, défigurées, convulsées, qui étaient les cadavres de sa femme et de ses enfants.....

En face du lit, le long du mur, dans la gueule béante du poêle dont les tuyaux avaient été démolis, quelques charbons achevaient de se consumer.....

L'homme tomba comme une masse.

— La suicidée a-t-elle laissé quelque écrit ? demanda un reporter qui jusqu'à ce moment avait pris notes.

— Oui, répondit le commissaire de police en lui tendant un papier, lisez.

Le journaliste prit la feuille et lut tout haut ces mots :

“ Tant que j'ai cru en Dieu j'ai eu la force de supporter ma misère. A présent que mon bourreau de mari a fait de moi une désespérée et une impie, je ne veux pas que mes enfants soient malheureux comme moi, et je m'en vais avec eux. ”

Sus à l'Académie!

Sous ce titre, M. Coppée écrit dans la "Patrie", de Paris :

Le parti du chambardement, à qui la France est livrée depuis dix-huit mois, poursuit son œuvre avec une sorte d'hystérie de la destruction.

Pour la magistrature et pour l'armée, le mal est déjà fait. Les cours et les tribunaux sont peuplés de juges à tout faire, et au ministère de la guerre, le Fr... André reçoit les ordres des loges et des synagogues. La foi qui console et la charité qui secourt tant de malheureux vont être cruellement atteintes par la spoliation de 200,000 religieux, dont la fortune immobilière représente à peine, cependant, la moitié de ce que possédait le juif Hirsch à lui tout seul : et, quant à l'industrie nationale, la grève obligatoire en viendra promptement à bout.

"Que pourrions-nous bien encore démolir?" se demandent nos maîtres du jour, dans leur sadique besoin d'anarchie.

"L'Académie française" leur répond immédiatement la Ligue des Droits de l'homme (section des Batignolles), qui prétend qu'on éteigne ce foyer d'opposition, qu'on disperse ce rassemblement de factieux.

C'est au palais Mazarin, en effet, que fut couverte de signature la première liste de la Patrie française et, tout récemment, l'un des Quarante, Albert, Vandal dénonçait avec un grand courage et une admirable éloquence le dommage causé à l'alliance franco-russe par la politique anti-nationale du ministère social.

On va donc prochainement, je suppose, étudier en haut lieu les moyens de châtier les Immortels et de chambarder l'Académie.

Comment pourrait-on bien s'y prendre?

La première idée qui vient à l'esprit serait de considérer les académiciens comme des congréganistes littéraires, de les expulser de leur fameuse coupole et de confisquer leurs revenus. Si l'un d'eux, nouveau Conrad, leur offrait l'hospitalité dans son grenier, comme au début de l'institution, et s'ils s'obstinaient à y tenir leurs séances, la "défense républicaine" aviserait aux mesures néces-

saïres pour les disperser une seconde fois. Mais il faudrait, avant tout, trouver l'emploi des sommes assez considérables qu'ils consacrent à remplacer les ouvrages utiles aux mœurs et aux bonnes actions.

On pourrait, par exemple, couronner des livres obscènes, mettre au concours un sujet pornographique et, avec les fonds laissés par M. de Montyon et par ses généreux imitateurs, distribuer des prix de vice, offrir des médailles à des débauches remarquables et à des ivrognes distingués. Ce serait précisément là tout le contraire de ce que fait cette vieille réactionnaire d'Académie, et elle recevrait ainsi une bonne leçon.

Comme elle a encore donné, dans ces derniers temps, une preuve de son détestable esprit en s'opposant à la réforme, c'est-à-dire au bouleversement de l'orthographe et de la syntaxe, on pourrait encore nommer pour travailler au dictionnaire de l'usage, une commission de repris de justice et de souteneurs chargés d'introduire dans la langue française l'argot des boulevards extérieurs, et si l'on jugeait à propos de donner un uniforme à ces mandarins spéciaux il serait convenable, semble-t-il, de remplacer le bicorne à plumes noires et l'habit à palmes vertes par la longue blouse et la casquette à trois ponts,

Il est possible cependant que la "défense républicaine" ne se décide pas tout de suite à la destruction complète de l'Académie française et que plusieurs gros bonnets du Parlements nourrisse même le secret désir d'entrer, un jour, dans l'illustre compagnie. Au lieu de la dissoudre brutalement, on pourrait alors se contenter de la traiter comme jadis la magistrature et de l'épurer avec discernement.

On en chasserait les membres suspects de nationalisme, de cléricalisme, etc. etc., et on leur substituerait, par décret, de solides ministériels.

Je ne veux ici mettre en avant aucun nom, c'est trop délicat. N'aimeriez-vous pas pourtant qu'on remplaça Mgr Perraud par M. Brisson? Après tout, l'évêque d'Autun, n'est que Cardinal, tandis que, dans l'église maçonnique, M. Brisson est une espèce de Pape.

Quoiqu'il en soit, nous ne sommes pas rassurés du tout. au bout du pont des Arts depuis que la section batignollaise des Droits de l'Homme nous a dénoncés, et je crois que, pour commencer, nous allons subir quelques taquineries.

Supposez que l'un de ces jours, pour conduire un frère décédé à sa dernière demeure nous ayons à traverser, revêtus de nos uniformes, le territoire de Kremlin-Bicêtre. J'imagine que M. le maire, qui ne doit pas avoir plus de goût pour les habits verts que pour les soutanes, prendrait sur le champ un arrêté pour nous interdire l'accès de sa commune et nous traduirait sans pitié devant le tribunal de simple police.

FRANÇOIS COPPÉE.



DEESSE ROUGE



C'est moi . . . la Grève !

Je suis haineuse et maigre ; j'ai les yeux creux et le ventre vide ; quand j'apparais au seuil des ateliers, alors un vent de terreur me précède, les machines s'arrêtent, les femmes pleurent, les enfants se cachent, et j'emmène l'ouvrier, silencieux, les mains liées, sans qu'il ait le droit de dire un mot . . un seul ! . . .

Malheur à celui qui oserait me résister en face ! . . . celui-là, je le marque d'un signe, il devient le faux frère, l'espion, le vendu . . Sus à lui, camarade ! . . . S'il vous échappe aujourd'hui, demain il est à vous ! . . . Je rôde méfiante, le long des chantiers ; et, au travers des palissades, je tends le poing aux fainéants qui travaillent ; j'écrase accidentellement le mineur récalcitrant ; je descends le cocher de son siège ; je scie l'échafaudage du charpentier révolté ; je brûle le tramway ; j'arrête les trains ; je menace, je pétrole, je rui ne, je tue ! . . .

Je suis . . . la grève ! . . .

Je suis la grève ! ! . . .

C'est moi qui promets tout et ne tiens rien. Ce que je donne d'une main à l'ouvrier producteur, je le reprends de l'autre à l'ouvrier consommateur. . j'augmente de quelques centimes les salaires d'aujourd'hui, mais je n'empêche jamais l'ouvrier vainqueur d'être chassé demain par le vaincu d'hier.

Et pourtant, tous m'écoutent quand je crie: " Venez à moi, vous tous qui peinez! . . Levez-vous, noirs travailleurs de la houille, armée colossale des exploités, forçats des ateliers, venez! . . . je vous donnerai la tâche facile et le gain énorme. venez! . . . et de vous, tous je ferai des patrons plus heureux que vos patrons actuels, car vous aurez les bénéfices sans les responsabilités. . . . vous gagnerez toujours et ne pourrez jamais perdre. . . . vous moissonnerez vos fortunes dans le jardin des autres. . . . Venez! . . . Dans la lutte des classes, le dernier mot, c'est la Force; et moi, je suis la Force. . , car je suis l'Inertie géante, le monde social étouffant l'atome patronal; je suis la rouille envahissant les machines; l'eau inondant les mines; l'abîme entre celui qui fabrique et celui qui consomme. Je suis la ruine pour tous. pour l'ouvrier et pour le patron. . . l'herbe ne croit plus où j'ai posé le pied. je suis la Grève! . . .

Je suis la Grève, née parfois d'une situation poignante, misérable, à en faire pleurer. . . . née de la grande pitié des choses ouvrières, où le sang est mélangé au vin frelaté des cabarets, et les raisons touchantes, mille fois justes, aux prétentions ridicules et aux mesquines vengeances des ateliers.

Parfois je nais d'une bêtise, d'un malentendu; mais le plus souvent d'une conception politique, dans laquelle l'ouvrier n'est plus qu'un malheureux pion qu'on pousse sur l'échiquier international qu'on berne, qu'on plaisante, qu'on excite, qu'on exploite et qu'on rejette ensuite avec mépris comme une orange sucrée dont les débris feront glisser le passant.

Mon berceau, c'est la table vineuse des mastroquets; je refuse le pain, mais je donne l'absinthe à discrétion; on cherche ma formule au milieu de la fumée des pipes, et la " Carmagnole " est mon cantique!

C'est moi la Grève. . . . " grande Espérance moderne " du monde devenu païen la déesse rouge, qui sourit sinistrement au milieu des ouvriers esclaves des Loges, et affamés par la Franc-Maçonnerie, comme on affame des chiens à la veille d'une formidable curée.

Qui comptera les larmes que j'ai fait couler, les ménages que j'ai désunis, les usines que j'ai fermées, le sang que j'ai versé ! . . .

C'est moi qui a fait passer en Italie le tiers du transit de Marseille.

. . . C'est moi qui ai volé à Lyon le monopole des soies, et au Nord la vente des dentelles

. . . C'est moi qui ai fait passer en Amérique la fabrication des tôles et des rails.

. . . C'est encore à cause de moi que, depuis cinq ans, les grandes Compagnies de chemin de fer vont acheter leurs locomotives en Prusse et aux Etats-Unis Je fais fuir partout le travail hors de France. Je force les grandes fonderies nationales à émigrer, et pendant que le Creusot se prépare à plier bagage—par une suprême plaisanterie—j'attire chez vous les Italiens, les Belges et les Suisses qui vous râflent au nez les miettes qui restent . . .

Je suis la Grève, la déesse inféconde : je ne vis que pour détruire, car je m'appelle "la Haine" et l'amour seul enfante. J'arrache, chaque mois, le travail des mains de 12,000 ouvriers français ; en "ce seul mois de décembre", j'ai fait dans 25 départements la répétition du grand chambardement social Pendant que ton député s'amuse à découdre la pauvre robe de bure d'un Capucin et se demande avec effroi si la France n'est pas perdue, parce que des religieuses s'associent pour prier pour moi, la Grève, moi qui m'appelle Montceau-les-Mines, le Creusot, Vatrin Fourmies, j'associe toutes les haines, je sonde toutes les convoitises, j'exalte toutes les passions, et, à la formidable armée ouvrière, je montre le capital et je lui dis : Va . . . va, ouvrier ! . . . frappe de plus en plus fort sur la branche patronale qui te soutient ! . . Plus de patrons, donc plus d'ouvriers ! . . . l'égalité dans la ruine. Vive la misère ! . . . le chaos, le néant . . . Vive le son . . . du canon !

Et moi, la Grève, il n'y a qu'un être qui puisse m'arrêter . . . un seul ! . . . Et ce n'est ni Loi, ni la Chambre ni le Sénat, ni rien au monde ! . . . C'est la parole éternelle de Celui qui a dit à l'Océan : "Tu n'iras pas plus loin !" C'est . . . le voyez-vous là-bas ! . . . ce malheureux, ce misérable, ce Crucifié qui s'obstine, pardessus ma voix terrible et géante, à faire entendre du haut de la croix sa plainte monotone et douce : "Aimez-vous donc les uns les autres ! . .

LA PAROISSE.

LA paroisse, c'est votre domicile spirituel et local. On dit l'amour du clocher : quelle suave et énergique expression ! L'amour du clocher ! c'est l'amour de son foyer, de son père, de sa mère, de ses jours d'école et de catéchisme, de sa Première Communion, de ses meilleurs souvenirs d'enfance et de jeunesse.

Mgr GOUTHE-SOULARD.

VOULONS-NOUS être de bons et solides chrétiens, animés de l'esprit de l'Eglise primitive, soyons de fidèles et inébranlables paroissiens.

Chanoine MATON.

REVERENDES SERVANTES
DE JESUS-MARIE,

Je serais très contente si vous êtes assez bonnes pour publier dans la FAMILLE CHRÉTIENNE le soulagement que j'ai obtenu par les prières faites au Sacré Cœur de Jésus par le Cœur de sa sainte Mère. Les LITANIES DE LA RÉSIGNATION que vous m'avez envoyées, m'ont fait verser des larmes de consolation et d'espérance.

Dame V. M.



Requiescat in pace.

Nous recommandons aux prières de nos pieux lecteurs
Sœur Marie de la Sainte Famille, Servante de Jésus-Marie,
décédée pieusement au monastère de Jeanne d'Arc, le 18 avril.

RESTEZ CHEZ VOUS.

Par PIERRE L'ERMITE.

CHAPITRE XVII

(suite.)

— Pourquoi pas lui chercher querelle, et le rosser d'importance devant toute la division? répondit Merluchet d'un ton bourru, montrant que tous ces raffinements ne lui allaient guère.....

— Ceci, reprit Médéric, tu aurais dû le faire ce matin, l'occasion était belle, tout le monde te regardait tes amis étaient autour de toi, tu n'avais qu'à allonger à ce petit jésuite de Clément une paire de maîtresses gifles; il sautait sur toi; nous sur lui; c'était parfait, et il aurait ce soir deux yeux à la maître d'hôtel et un nombre considérable de choses avariées. Actuellement il est trop tard, ce serait du réchauffé d'abord, et ensuite le Kabyle, auquel il a dû tout raconter, interviendrait certainement en faveur de son champion, et la chose tournerait au plus mal pour nous tous.....

— Parfaitement, intervint l'aîné des Trumard, c'est ce matin que tu devais cogner... et dur encore... je n'en reviens pas encore que tu sois parti là, comme ça, sans rien faire!.....

— Il me regardait avec des yeux!.....

— Raison de plus pour les lui couvrir!.....

— Enfin, c'est partie remise.....

— Partie perdue, rectifia le beau Médéric avec un sourire légèrement railleur, seulement, nous tâcherons d'en gagner une autre, et je suis persuadé que mon idée est bonne; maintenant si vous ne voulez pas la suivre....."

Et il eut un geste superbe indiquant qu'il voulait bien réparer les boulettes de Merluchet, mais que si on lui marchandait la confiance, ma foi, il se retirerait sur son mont Aventin.

"Voyons au juste, qu'est-ce que tu veux faire? demanda d'un ton rogue Merluchet.

— Je voudrais que l'un de nous risquât le paquet, aille chercher une hostie consacrée, une de celle que Clément regarde comme étant le bon Dieu, et quelque part, au réfectoire, à l'étude, peu importe, mais *sous les yeux de Clément*, on s'amuserait avec, par exemple, à la découper, à la planter au bout d'une aiguille, à cacher des lettres.

— Moi, répondit l'aîné des Trumard d'une voix éraillée, je veux bien donner des coups pied, des coups de poing, des coups de tête, mais je ne me mêle pas à toutes ces machines de Médéric !... je ne sais pas, j'y crois guère, mais ça me répugne tout de même... je me ferai flanquer à la porte de la boîte pour avoir cassé deux paires de côtes à l'Africain, que mon père, évidemment ne me payerait pas un voyage en Italie, mais au moins ne m'assommerait pas ; tandis que si jamais c'était découvert, l'affaire de Médéric, et que l'on m'expédie à cause de cela... jamais on ne me le pardonnerait à la maison, ça je le sens bien ; et puis d'ailleurs c'est trop compliqué pour moi.

— Découvert..... découvert, répliqua Médéric, l'air méprisant, et qui veux-tu qui te découvre?.....

— Et tu crois ça, toi..... je ne peux aller la prendre en plein midi, l'hostie ; la clé est toujours enlevée.

— Eh bien ! tu irais communier le matin de la Toussaint..... rien de plus naturel... tu dirais que c'est pour tes morts !... .

— Non, tiens, vois-tu, franchement, je ne vaud pas grand'chose, mais je te le répète, ceci me dégoûte !.... "

Alors Médéric éclata. A la fin, toutes ces manières le faisaient transpirer... Trumard la faisant à la vertu !.... non, c'était trop drôle, il n'avait plus qu'à aller se confesser... avec lui, Médéric, d'ailleurs ; car le coup était trop beau, trop extraordinaire pour ne pas le tenter, et puisque les autres reculaient, eh bien ! lui, il irait, et tout seul ! !.....

Jusqu'à présent il n'avait pas fait tant de fracas que Merluchet et les deux Trumard ; mais il voyait bien qu'il avait plus d'estomac qu'eux tous, et que c'était lui maintenant qui devait prendre la tête de l'opposition dans le collège... il allait le faire et vivement, et si bien que tout le monde s'en apercevrait !.....

La nuit tombait alors, faisant paraître plus jaunes, plus tremblotantes les larges traînées de lumière que le gaz laissait glisser sur la terre durcie de la cour. La plupart des groupes cherchant d'instinct l'obscurité, cette cour paraissait plus grande, plus déserte, plus désolée encore que d'habitude, bornée qu'elle était de tous cotés par la ligne monotone et sombre des constructions.

Et dans ce silence et cette obscurité, la voix de Médéric s'élevait hautaine, impérieuse, traversée d'éclats de colère, évoquant quelque chose comme l'idée d'un génie infernal s'imposant autour de lui par un désir étrange du mal et par l'énergie qu'il apporterait pour le satisfaire.

La cloche sonna ; les groupes se réunirent sur deux lignes et entrèrent pour l'étude du soir. Cette étude fut tranquille, d'une tranquillité mauvaise, et Clément moins que personne ne s'y trompa.

La vigile de la Toussaint tombait juste le lendemain. Tous les ans, plusieurs enfants, la plupart âgés de douze, treize, quatorze ans, s'approchaient des sacrements. Au dessus de cet âge, il n'en était guère question ; les professeurs des classes supérieures, sans dire une parole formelle contre la religion, avaient de ces sous-entendus subtils, de ces abstentions calculées, de ces silences mortels, qui tuent la foi dans un cœur de jeune homme, et cent fois mieux que les plus virulentes attaques.....

— Pourquoi un tel n'est-il pas en classe ce matin ? (le dimanche matin il y avait un cours de géologie.)

— Il est au réfectoire.....

— Pourquoi n'a-t-il pas déjeuné avec tout le monde ?

Il a communié, criaient à la fois tous les potaches !....

— Ah ! très bien !..... ”

C'était tout..... plus un je ne sais quoi, qui ne voulait être ni un sourire, ni une expression de pitié, et qui était à la fois les deux choses. Les gamins comprenaient, et comme ils n'avaient pas encore le secret des nuances mondaines, ils traduisaient la chose d'une manière plus évidente que la correction du professeur ne l'eût peut-être désiré, mais qui ne dépassait certes pas le fond de sa pensée intime et de son scepticisme railleur.

Les confessions commençaient le soir pendant la récréation de 4 heures, et si elles étaient nombreuses, le préfet d'études accordait aux enfants qui n'avaient pas encore pu trouver leur tour l'autorisation de quitter l'étude pour aller voir l'aumônier. Mais, à ceux-là, il fallait alors beaucoup de courage ; aucun professeur ne pratiquant ouvertement, les mauvaises têtes de la division avaient toujours, dans la raillerie des choses de la religion, une espèce de plate-forme où ils étaient inviolables. Quel courage ne fallait-il pas à ce jeune homme pour quitter sa place, déranger parfois ses camarades, qui prenaient des poses impatientées, comme s'ils eussent été des bourreaux de travail, passer au milieu des rangs et entendre les mille petites ironies, toutes puissantes au collège : “ N'oublie pas de lui dire que je n'ai plus de chocolat !..... Cafarde pas trop, hein..... ? Tu sais, j'ai un gros péché..... tu ne pourrais pas l'emporter avec toi..... ? *Dominus vobiscum ! !..... Kyrie eleison !..... Alleluia !..... Amen.* ”

En général, à part Clément, il n'y avait guère que deux ou trois braves petits enfants qui passaient dédaigneusement au milieu de ces bordées. Pourtant, le jour de la Toussaint, veille du jour des morts, est une si grande fête, évoquant tant et de si douloureux souvenirs, qu'il y avait souvent plus de communions à cette solennité qu'à Noël..... Une autre raison, c'est que les nouveaux, rentrés au collège depuis un mois seulement, n'étaient pas encore complètement éduqués ; tout naturellement ils allaient se confesser,

pensant se trouver le lendemain en nombreuse compagnie, et parfois la désillusion était si forte, que certains élèves — les lâches de l'avenir — ne communiaient pas à la fête, bien qu'ils se fussent confessés la veille.

Se promenant pas à pas, tristement dans la chapelle silencieuse, où la petite lampe du sanctuaire brillait seule dans l'obscurité du soir, l'abbé Vignot attendait en surplis, et récitant son bréviaire. C'étaient là les heures pénibles de sa vie d'aumônier ; que de fois, tel enfant qui avait mille raisons de communier, un anniversaire douloureux, une sœur malade, une mère venant de mourir, et qui avait promis de se trouver là, dans la chapelle, pour se confesser, que de fois l'abbé Vignot ne l'avait-il pas attendu, mais en vain ; personne ne s'était présenté... ..

Dans le fond des cœurs ce n'était pas le désir qui en manquait, mais on avait peur, peur de tout, du sourire d'un Trumard, d'un haussement d'épaules de Merluchet, et cette lâcheté, qui se dévoilait comme un chancre effrayant dans toute la jeune génération, révoltait davantage l'aumônier qu'une absence de foi provoquée dans un esprit par l'indifférence ou l'erreur.

Mais vouloir..... et ne pas oser ! avoir peur de tout quand on descendait de ces vieux Gaulois qui ne craignaient qu'une chose, c'est que le ciel ne leur tombât sur la tête, oh !..... et, dans les larges manches de son surplis, l'aumônier se serrait les poings, pris d'un dégoût, à planter là le collège, et à courir aux âmes neuves, à celles qui n'avaient pas encore abusé de rien.

Ce soir-là, cinq enfants seulement vinrent se confesser. L'aumônier en attendait le triple, au moins ; mais la bande Merluchet terrorisait plus que jamais la division. Parmi ces cinq enfants il y avait Clément... et Médéric. L'aumônier peu au courant des nouvelles intrigues de la cour, n'avait rien de particulier contre Médéric. Il se défiait, à la vérité, assez de lui : le jeune homme était trop élégant, trop peigné, et il avait dans son regard, d'un bleu lavé, quelque chose de fuyant qui laissait place à une arrière-pensée. Mais il en connaissait tant d'autres dont l'extérieur était autrement significatif !... Aussi l'abbé Vignot le reçut-il de la façon la plus ordinaire : " Vous désirez vous confesser ?

— Oui, Monsieur l'aumônier.

— Vous êtes prêt ?

— Parfaitement.

— Alors, allons-y ! " Et l'aumônier s'assit sur une chaise, ayant à côté de lui un prie-Dieu pour l'enfant. D'instinct il détachait la boîte du confessionnal quand il s'agissait de la confession des garçons. J'aime mieux répétait-il, les avoir là en face de moi, entre quatre yeux, j'y vais carrément, et je leur vois jusqu'au fond de l'âme.

Dans la circonstance, il ne vit rien du tout. Très maître de lui-même, Médéric avait admirablement préparé son affaire : il venait se confesser, car, disait-il, son père était mort un an auparavant, jour pour jour, ce qui d'ailleurs était vrai. Il le disait à l'aumônier et l'avait dit auparavant dans toute la division, car il savait que, sur soixante élèves qu'elle contenait, une cinquantaine, même des plus turbulents, ne l'auraient pas laissé perpétrer le coup abominable qu'il préparait. Il avait même laissé croire à plusieurs de la bande qu'il renonçait à son projet, non pas à cause de cette fripouille de Clément qui ne valait pas la courroie de ses patins, mais à cause de l'anniversaire de son père. En réalité, Merluchet et les deux Trumard étaient les seuls à connaître la chose ; pour tous les autres, Médéric communiait pour son père ; cela étonnerait bien un peu, mais le respect des morts permet beaucoup de choses, même de communier sans se faire trop huer par les potaches fin de siècle.

Clément seul éprouvait un sentiment très vague, quelque chose comme un pressentiment. Agenouillé dans un coin sombre de la chapelle, il ne détournait pas les yeux de la figure de Médéric, cherchant à surprendre un pli sarcastique ou une de ces moqueries froides qui lui étaient si habituelles. Mais Médéric était un rude joueur, il aurait mis sa main au feu que " le Valmont " l'observait ; il le savait, il en était sûr, il sentait rivés sur lui deux yeux inquiets, prêts à s'indigner ; mais, sur son masque impassible, rien ne venait refléter les pensées de son âme. Il se mit à genoux quelques instants en quittant l'aumônier, puis se leva, fit correctement une génuflexion, et rentra dans la cour où finissait la récréation.

En arrivant à l'étude, il se mit immédiatement à travailler. Merluchet attendait un signe ; comme rien ne venait, il choisit le prétexte d'un dictionnaire à emprunter, pour passer en face de Médéric : " Ça tient-il toujours, murmura-t-il à voix très basse... ? "

Médéric leva la tête, une tête froide qui avait pris, depuis deux jours, une expression effrayante pour un observateur, il regarda Merluchet bien en face, puis, sans presque desserrer les lèvres : " Pourquoi pas ? " répondit-il.....

Dès lors, c'était réglé ; en revenant à sa place, Merluchet fit signe aux Trumard, très anxieux malgré leur canaillerie proverbiale ; ils comprirent que Médéric irait jusqu'au bout, et, baissant la tête, feuilletèrent leurs dictionnaires avec une ardeur qui étonna jusqu'au Kabyle.

CHAPITRE XVIII

Le lendemain, jour de la Toussaint, la messe se célébrait à 7 h. $\frac{1}{2}$, l'assistance y était obligatoire. D'ailleurs, les trois divisions y venaient très volontiers ; la chapelle bien chauffée, parfumée d'encens avant la cérémonie, l'éclat des décorations, la musique très soignée, peut-être les restes d'une éducation qui avait été pieuse, pour la plupart, au sein de leur famille, tout se réunissait pour les attirer : cela rompait la monotonie de la vie quotidienne, ce qui est toujours très apprécié, par les prisonniers, et par les collégiens.

L'hiver approchait, et, ce matin-là, il fit un brouillard à couper au couteau. Pendant le défilé des élèves de l'étude jusqu'à la chapelle, Merluchet rejoignit Médéric qui marchait le dernier, et encore une fois l'interrogea, ne pouvant pas croire qu'il allât jusqu'au bout. Médéric lui répondit en colère. Oui, il irait jusqu'au bout ; quand il prenait une résolution, elle était prise ; il était un homme, lui, et pas un phraseur comme eux tous ; qu'ils viennent seulement à la gymnastique dès la sortie de la chapelle, ils en auraient la preuve. Le Kabyle, entendant parler dans le brouillard, se rapprocha d'eux ; ils le devinèrent et se turent.

À la demi-heure sonnant, la messe commença, très recueillie ; beaucoup de parents étaient déjà là, dans le fond, sous l'orgue et à la tribune. Les enfants chantèrent les cantiques habituels des messes de communion ; mais, pour eux, l'accoutumance n'ayant pas émoussé la sensation, on devinait qu'ils allaient à leur âme, à leur âme qui avait abusé de bien des choses déjà, mais qui gardait pourtant encore d'autres côtés accessibles aux émotions reconfortantes de la religion ; et elle était douce et amère, cette heure pour l'aumônier, c'était une des rares fois où il pouvait parler à des cœurs un peu disposés à l'entendre, mais quels ménagements encore devait-il prendre pour ne choquer aucun de ces professeurs gourmés qui l'écoutaient là, les bras croisés, l'air hautain, estimant que leur correction extérieure était la suprême condescendance que la religion pût jamais exiger d'eux.

Oh ! ces faces glabres, ces yeux froidement ironiques !..... Ce cadre glacé pour la chaude éloquence de ses paroles : que de fois l'aumônier s'était retenu pour ne pas protester contre lui, contre cette contradiction qui place une âme d'enfant entre les idéalisés chrétiens, créant les enthousiastes et les forts, et la rigidité positiviste donnant naissance aux déçus et aux ratés.

Ce matin-là, l'aumônier, immédiatement avant la communion, se retourna vers les enfants qui s'assirent ; un professeur regarda l'heure ; les autres se préparèrent à écouter, avec l'air de gens qui estiment que la corvée étant obligatoire, autant la faire de bonne grâce.

D'ailleurs, l'abbé Vignot ne fut pas long : " Tout le monde, disait-il, cherche une amitié, les jeunes gens plus que les autres, et la religion les encourage ; dans la Sainte Écriture il est écrit : "*Væ soli* malheur à celui qui est seul ici-bas..... " Or, il est un ami, le plus vrai, le plus fidèle de tous, qui est bien seul au collège, c'est le Christ Jésus. C'est leur ami, il le dit expressément dans l'Évangile : " Ses délices sont d'être avec les enfants des hommes ; il les a aimés jusqu'à la folie de la croix ; il les a trop aimés : *Dilexi nimis*. " Il parle aujourd'hui pour ce grand Méconnu, pour ce divin Oublié, il supplie les fervents des trois divisions de l'aimer pour ceux qui ne l'aiment pas assez, de communier pour ceux qui ne communient pas, d'être autour d'eux les apôtres de Jésus-Christ, de le prendre par la main pour le faire entrer de nouveau dans l'âme de leurs frères tièdes.....

" Tièdes !..... il y a des jeunes gens qui sont tièdes !..... quelle contradiction ! Être tièdes à seize ans, à l'âge où les enthousiasmes palpitent dans la poitrine, où l'on se ferait tuer pour une idée impossible, pourvu qu'elle soit belle !..... Il faut venir au XIX^e siècle pour trouver cette monstruosité : un jeune homme... tiède, blasé ; sollicité à tous les efforts, et qui répond, un pli mauvais aux lèvres : " A quoi bon ? "

" La cause de ce découragement prématuré, jeunes gens, disait-il, ne la cherchez que dans toutes les causes qui ont tué la foi, ou qui l'ont amoindrie dans vos âmes : on ne vaut ici-bas que par ce que l'on croit, *celui qui ne croit à rien ne vaut rien* !..... Et il n'a aucune raison pour valoir quelque chose : si, au bout de la vie, il n'y a qu'un trou noir, et le néant, alors le bien, le mal, la vertu, le vice, ne sont que des mots créés pour endiguer les passions des imbéciles ; et une doctrine qui amène à un pareil résultat est jugée par elle-même.

" Vous avez donc le devoir de rechercher la vérité, d'avoir foi en elle, de vous inspirer d'elle. Demandez-là aujourd'hui à Dieu : dites-lui : Seigneur ! je suis un aveugle..... faites que je voie !... Seigneur ! je suis blessé..... faites que je guérisse. Il y a au ciel des jeunes gens, des hommes qui ont passé par vos souffrances morales et intellectuelles, et qui se sont sauvés parce qu'un jour ils se sont humiliés, et ont reconnu qu'ils n'étaient rien, et que c'était de la folie de vouloir comprendre tout Dieu avec notre pauvre petit cerveau humain..... "

L'abbé Vignot parla longtemps, au milieu d'un silence religieux, et devant des professeurs qui, intéressés malgré eux, ne regardaient plus l'horloge ; puis il finit sur une péroraison émue, belle comme tout ce que la religion inspire, et dont le souvenir mit un tremblement aux doigts de l'organiste, au moment où le silence tombant sur la chapelle, il joua le si religieux cantique :

Devant Jésus croisant leurs blanches ailes....

composé autrefois par une âme d'artiste pour les jeunes gens d'un grand collège de Paris.

Ce fut au murmure presque céleste de cette mélodie, que les quelques enfants qui devaient communier montèrent à la Sainte Table. Tout le monde était à genoux et la voix encore émue de l'aumônier s'élevait, impressionnante, au-dessus de l'assemblée : " *Misereatur vestri omnipotens Deus !.....* Que Dieu prenne pitié de vos âmes, qu'il vous pardonne vos péchés, et vous conduise à l'éternelle vie. " Puis, trois fois, au milieu des fumées de l'encens, il éleva l'Hostie sainte au-dessus du calice d'or, répétant les paroles humilées du centurion : " *Domine, non sum dignus !* Seigneur, je ne suis pas digne que vous descendiez dans mon cœur..... mais une parole !..... dites seulement une parole..... et mon cœur sera guéri..... "

Agenouillés à la Sainte Table, les communiants attendaient, regardés avec une sorte de vénération par les petits de troisième et de seconde division qui n'avaient pas encore fait leur Première Communion ; puis l'abbé Vignot descendit de l'autel, et, lentement, déposa sur les lèvres de chaque enfant le divin Sauveur de nos âmes.

Clément étant le premier d'un banc, retourna le premier à sa place ; il se préparait à mettre la tête dans ses mains pour l'action de grâce, quand, presque poussé par une force invincible, il releva les yeux, entendant craquer sur le tapis-chemin un pas qu'il connaissait bien.

C'était Médéric qui revenait de communier, marchant lentement, les bras croisés, la figure crispée par une expression de tranquillité voulue, quelque chose comme une tempête intérieure sous des traits immobilisés par une volonté effrayante.

Et Clément, la tête baissée, ne pouvait plus prier : " Mon Dieu, c'est mal, quand vous êtes là, encore vivant dans mon cœur, de faire des jugements téméraires ; mais j'ai peur, Seigneur, j'ai peur pour vous. Moi, du moins, je veux faire ce que l'abbé Vignot a dit, " vous prier pour ceux qui ne prient pas, vous aimer pour ceux qui ne vous aiment pas, et communier pour ceux qui ne communient pas..... ou qui..... "

Et la pensée affreuse revenait dans son esprit ; et plus il la chassait, plus elle revenait tenace, obsédante, se précisant avec une netteté qui l'épouvantait :... Ce n'était pas possible, dans quel but aurait-il fait cela?... Et secouant la tête comme pour chasser un cauchemar, Clément se mit avec les autres à chanter le cantique de sortie qui, au moins, l'empêcherait de penser.....

(à suivre)